

Passez au rythme
de la fibre
L'internet ultra-rapide et stable

2 mois
gratuits

Profitez-en



LE SOIR

Biron Olivier



Introduction

Entretien

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

ACCUEIL • LES RACINES ÉLÉMENTAIRES

Les Racines élémentaires d'Ai Weiwei: «Le point commun des différentes étapes de ma vie, c'est la ruine»

Temps de lecture: 25 min



HATIM KAGHAT

Rien de ce que fait l'artiste chinois Ai Weiwei n'est gratuit, tout est politique. Emprisonné, puis exilé, il suit les pas de son père. Attention: «Racines» d'un monument.




Par **Béatrice Delvaux** et **Jean-Marie Wynants**

Publié le 12/05/2023 à 17:00

Entretien

« Nous n'avons jamais dit "je t'aime", le mot appartenait au pouvoir tout puissant du parti »





«Je peux mourir vite. La seule chose pour laquelle j'ai de la gratitude, c'est d'être en vie et de toujours travailler. Avoir un impact sur la société? Je suis si déçu suite à l'expérience de mon père qui était un artiste avec un impact et il a été considéré comme de la merde.» - HATIM KAGHAT

Artiste exposant dans les plus grands musées et manifestations internationales, Ai Weiwei vit depuis toujours une relation complexe avec la Chine où son père, le grand poète Ai Qing, fut à la fois célébré et mis au ban de la société durant une vingtaine d'années.

De la Tate Modern à la Biennale de Venise en passant par la Documenta de Kassel, Ai Weiwei est un artiste dont chaque intervention est abondamment diffusée et commentée. Mêlant art et politique, ses oeuvres évoquent aussi bien la crise des réfugiés que ses démêlés avec le pouvoir chinois, le poids du passé, le marché de l'art... Quelques mois après la parution de *1000 ans de joies et de peines*, autobiographie dans laquelle il raconte surtout l'histoire de son père et de la Chine contemporaine, il évoque avec nous cette enfance en exil qui a déterminé sa vie.

Vous ne seriez pas devenu ce que vous êtes si.

C'est une question très fondamentale. J'ai l'impression que je suis assis dans le bureau du psychologue (il rit). Je dirais que je suis un animal vivant toujours en train de devenir quelque chose d'autre. C'est un voyage dont chaque étape est elle-même un voyage. Peu importe que j'aime ça ou pas, c'est mon destin. Je suis né dans une famille qui était très bien considérée jusqu'à la révolution mais l'identité réelle de mon père était d'être un poète et un artiste. Il a étudié à Paris à la fin des années 20 puis a été mis en prison une fois rentré en Chine. Il a ensuite rejoint le parti communiste et a aidé d'une certaine manière à établir un nouvel Etat. Directement après la mise en place de ce nouvel Etat, en 1957, il a été lourdement puni comme écrivain. Et c'est l'année où je suis né. J'ai commencé mon parcours durant son exil. Heureusement, il n'a pas mis fin à ses jours. Il a survécu.

Il aurait pu se suicider ?

Il a essayé plusieurs fois et je me demande encore pourquoi il n'a pas réussi. J'ignore ce qui, malgré des moments si difficiles, avec tant de souffrance, l'a ramené à la vie. On l'accusait d'être l'ennemi de tout et de tous. C'étaient des accusations fausses. Il n'était l'ennemi de quoi que ce soit. Il aimait son pays et est toujours aujourd'hui considéré comme « le » plus important poète de Chine de l'ère moderne. Personne n'a pu surpasser cela. Mais, malgré cela, il a souffert, a été insulté et ses actes ont été mal interprétés durant vingt ans. Ces jours l'ont rendu de plus en plus sombre et il était impensable pour nous d'imaginer que cela puisse changer un jour. Vingt ans !

Qu'est-ce qui l'a empêché de mettre fin à ses jours ?

Je pense que c'est la dignité de la vie elle-même. Il a essayé de se détacher de la fierté, de l'idéologie, de l'esthétique ou de n'importe quel débat, pour s'appliquer simplement à vivre jour après jour, à nettoyer les toilettes publiques et à s'accrocher à la vie elle-même. C'est difficile à comprendre mais c'est la réalité, il n'est pas mort. Et ensuite, il est revenu à la vie. Et donc si je dois parler de qui je suis, je ne peux pas éviter de parler d'où je viens, de mes souvenirs. Je n'ai simplement pas le droit d'oublier ou de pardonner. Je n'ai pas ce privilège.

Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ? Votre force est-elle née dans cette petite Sibérie où vous l'avez accompagné à l'âge de 10 ans, dans son terrible exil, seul sans votre mère ?

Je pense que oui. Si on survit, on s'en rend compte, mais la plupart des gens sont morts là-bas et ont été oubliés. Leurs os sont dans le désert de Gobi, personne n'a essayé de les enterrer. Leurs familles ne semblaient même pas vouloir les reconnaître. La vie est tellement réelle dans ces circonstances. Et elle peut être extrêmement cruelle.

Quels sont vos souvenirs signifiants de cette période d'exil ?

Je me revois souffrant pour mon père. Je me revois surtout dans la façon dont je regarde les autres : comment mon père, à 60 ans, devait porter ses outils

pour aller vers les plus sales des latrines, essayant de les nettoyer durant des étés très chauds, 30 à 40 degrés au-dessus de zéro, et des hivers très froids, jusque 30 à 40 degrés sous zéro. C'est le genre de job que personne ne peut vraiment supporter. Impossible. Mon père se déplaçait seul. Je voyais son dos quand il partait. Et il revenait seul. Et chaque jour, il s'efforçait de continuer son travail et de rendre les toilettes propres. Je ressens un énorme respect pour la manière dont il a continué à avancer, avec un cœur grand ouvert et aussi une totale compréhension de jusqu'où l'humanité peut tomber bas. Personne ne l'aurait aidé, on voulait seulement le discriminer. Ce sont des moments importants qui m'ont beaucoup appris.

Vous écrivez que l'ostracisme et l'hostilité que les gens vous manifestaient là-bas ont instillé en vous une conscience sociale de qui vous étiez, « formant votre jugement sur la façon dont les positions sociales étaient définies ». Mais aussi que votre père et vous trouviez un réconfort, un sentiment de sécurité plus fort, à être exclus d'une communauté « si manifestement complice de votre aliénation ». Etrange, non ?

J'en bénéficie encore beaucoup aujourd'hui car je suis toujours au milieu d'un combat, et vous ne pouvez pas compter tous les coups, c'est impossible – lequel est le plus efficace, vous a touché le plus, a été le plus crucial. Mais le combat continue, il est sans fin. Je pense que si vous avez vraiment à vous battre pour votre vie, vous devez accepter tous les coups que vous recevez. Ils ont tous un sens.

On a l'impression que, malgré l'horreur de cette période, c'était bon d'être avec votre père, comme dans une sorte de nid ? Et qu'il y avait beaucoup d'amour ?

Malheureusement, le mot « amour » n'a jamais été utilisé dans nos vies. Même le mot « je » n'étais pas prononcé. Il n'y avait que le « nous ». Le « nous » reflète l'idéologie de l'Etat et les idées du parti. Si vous dites « je », c'est trop « self indulgent ». La seule chose que vous devez critiquer est le « je ». Vous devez le faire disparaître dans le « nous ». « Amour » était un mot que nous ne pouvions jamais utiliser, car c'est un lieu où vous vous permettez tout. Et l'amour appartient seulement au pouvoir tout-puissant du parti. Et donc nous n'avons jamais dit « je t'aime ». Ni mon père ni des gens de ma famille. Aujourd'hui encore, j'hésite à dire de tels mots. C'est très « lutte des classes » de dire que tous nos jugements sont empreints de nos statuts sociaux. C'est très dur mais c'est ce qu'on appelle le combat communiste.

A l'époque de l'exil, pouviez-vous donner des coups en retour ?

Jamais ! Les coups que je pouvais donner en retour consistaient juste à les regarder, face à face, en silence. Mais ce n'était pas agréable. Cela dit, le silence aussi peut être puissant car malgré tout leur pouvoir et toutes leurs ressources, ils ne peuvent changer mon silence. C'est juste impossible. Notre destin a été vraiment caractérisé par la situation dans laquelle nous étions. Si vous avez à gravir une montagne, chaque pas, pierre ou racine qu'on peut saisir, est nécessaire pour avancer et aller vers le sommet. Vous n'avez pas à acquérir ce genre de capacité. Et donc nos jugements, notre compréhension des choses dépendent véritablement des situations. Et ma situation était très compliquée. C'est comme cela que je suis devenu moi-même.

Quel était alors le rôle de la poésie ?

Mon père était très bon artiste – l'un de ses tableaux avait été sélectionné pour une exposition lorsqu'il était à Paris –, avant d'être poète. C'est parce qu'il était en prison et qu'il ne pouvait plus peindre qu'il a commencé à écrire la poésie. Et donc pour lui, le rôle de la poésie était de créer une autre forme de réalité, c'était devenu son état d'esprit pour contrer une réalité qui l'entraînait vers le bas – nous pouvons très vite être mis à terre par la dureté de la réalité. Mon père croyait que les humains ont la possibilité et cette qualité de maintenir en vie l'appel intérieur de la beauté. La compassion, l'humanité et toutes ces choses peuvent être parfois si rares dans certaines situations : c'est pour cela qu'on a besoin de poètes et d'artistes pour dire la vérité intérieure et résister.

Un poème spécifique de votre père a-t-il fait ce que vous êtes ?

Je lisais ses poèmes mais, en fait, je n'aimais pas trop cela car c'était quelqu'un qui voulait se sacrifier. Aujourd'hui, je sais que c'est très important d'avoir un

père qui veut se sacrifier. C'est la plus belle qualité, c'est très généreux. Mon père aurait dit que vivre, utiliser la poésie et chanter comme un oiseau sont indissociables. Il était même prêt à mourir pour cela. Très souvent vous ne voyez pas que ces qualités peuvent être réunies dans certaines circonstances.

Le fait que votre père soit allé à l'étranger vous a-t-il donné le sentiment que l'ailleurs existait et qu'il y avait une vie hors de Chine ?

Dans sa jeunesse, il était terriblement mécontent de la Chine mais en même temps il voulait apprendre à l'étranger et puis revenir au pays. C'était comme emprunter le feu et le ramener chez soi. Et bien sûr, il voulait brûler le vieux monde, sinon pourquoi emprunter le feu ? Dans mon cas, il y avait une différence. J'étais totalement désillusionné par rapport à la Chine et je pensais que j'allais pouvoir commencer un nouveau parcours en choisissant une autre localisation. Mais après être resté à New York durant une douzaine d'années, j'ai constaté que j'étais toujours un outsider. Economiquement ou idéologiquement, je n'ai jamais été totalement accepté par cette forme de capitalisme impérialiste, même si je viens d'un Etat extrêmement autoritaire.

Mais mon père et moi, de façon égale, savions qu'il y avait différentes manières de vivre, à côté des traditions chinoises, et cela nous donnait un autre angle de vue pour regarder chacun de ces deux modes de vie. Mais cela a rendu ma vie plus difficile de n'appartenir à aucun establishment et d'être toujours en train d'errer çà et là (il sourit)...

Quel rôle a joué votre mère ?

C'est une magnifique femme au foyer, prenant soin de mon père et de la famille. Sans elle, la famille aurait éclaté il y a très longtemps déjà et je ne serais jamais devenu ce que je suis car cela demande une mère, peut-être cachée à l'arrière-plan, mais dévouée à nos émotions et à la famille. A 90 ans, elle me parle encore chaque jour ou semaine, elle pense toujours que je suis son bébé, et elle essaye de me comprendre. Après mon arrestation, elle est allée pour la première fois sur internet pour essayer de comprendre quel type de crime son fils avait commis. (Il nous montre une photo de sa maman sur son smartphone, assise sur une chaise dans une salle de clinique). Regardez, c'était il y a trois jours, elle était à l'hôpital, elle est en forme.

Quelle fut sa réaction de vous voir en prison, comme votre père ?

Elle était tellement choquée. Elle a accompagné tout le parcours de mon père et a véritablement sacrifié sa vie. Plus tard, elle a vu son mari réhabilité, redevenir à nouveau le poète le plus glamour de Chine, ce qu'il est encore aujourd'hui. Et soudain, son fils est à son tour rattrapé par le pouvoir de l'Etat et mis au secret. Vivre cela durant 81 jours l'a fait vieillir beaucoup et l'a totalement fatiguée.

Vos parents vous ont dit un jour que votre naissance a été le début de leurs problèmes. C'était une plaisanterie ?

Ils sont tombés amoureux mais leur amour a été critiqué car il n'était pas « officiel ». C'est fou, ils étaient juste profondément épris et ils m'ont donné naissance, ce qui a été considéré presque comme un crime très lourd car ma mère était enceinte sans être mariée. Quand ils m'ont dit cela par après, c'était à moitié une blague et une réalité car à partir du jour de ma naissance, ils ont été écrasés par les problèmes. C'est peut-être pour cela qu'aujourd'hui ma maman est si touchée chaque fois qu'il m'arrive quelque chose. Elle pense qu'ils m'ont créé tellement de soucis pendant que je grandissais. Ils n'ont jamais vraiment pu prendre soin de moi car ils ne pouvaient déjà pas prendre soin d'eux. Ce qu'elle regrette profondément. Pourtant je lui dis que j'ai eu de très beaux moments. En tant qu'enfant, même dans les situations difficiles, tu n'as pas vraiment conscience de ces difficultés. Tu vis comme n'importe quel autre enfant dans un camp de réfugiés. Il n'y a pas de nourriture, OK. Pas de lumière, OK. Ce sont juste les conditions du jeu. Mais je crois que mon père et ma mère, par contre, ont énormément souffert.

J'essaie d'imaginer son passage à Paris où il avait une vie très séduisante. Et même ensuite, en Chine quand mes parents étaient très respectés avant d'être complètement broyés par le système... Comment ont-ils fait pour supporter cela ? Moi, je suis né dans ces conditions, c'est différent. J'ai souffert autant que n'importe qui dans de telles conditions. J'ai souffert des insultes. Je savais que cela venait de nulle part d'être considéré comme le fils d'un homme très mauvais. A l'époque si vous étiez le fils d'une mauvaise famille, votre sang était

pollué et on ne vous ferait jamais confiance. Mais c'étaient des préjugés auxquels je m'étais habitué.

Cela vous a-t-il convaincu de la cruauté du monde ?

Pas à ce point. Je pensais que ce n'était pas une si grande injustice. Qui est en position de s'insurger quand le parti, la nation, le peuple, tout le monde, nous jugent de la même façon ? C'est comme être debout sous la pluie et croire que vous n'allez pas être mouillé. C'est une situation donnée, absolue sans aucune possibilité de penser autrement.

Auriez-vous voulu naître ailleurs qu'en Chine ?

Non. Je pense avoir été très privilégié d'avoir pu passer à travers des moments très difficiles qui m'ont permis de reconnaître l'humanité et de comprendre mon père, l'art... Il est impossible de revivre sa vie mais si c'était le cas, je ne choisirais pas de naître ailleurs... J'ai toujours pensé, même aujourd'hui, que chaque difficulté extrême est un privilège – et j'ai été sur ce chapitre très, très « privilégié » (il sourit). Parce que ces moments extrêmes sont un moyen de témoigner de notre foi dans l'humanité.

Vous avez pourtant été cruellement testé ?

Oui, mais alors vous devez clairement insister : qui vous êtes et ce que vous représentez n'est pas seulement vous-même mais la compréhension humaine la plus profonde de la vie elle-même, au-delà de toutes les formes d'idéologie ou de croyances religieuses. Cela peut entraîner des conditions de vie très pénibles mais nous survivons malgré tout...

Des personnes, des livres vous y ont aidé ?

Je pense que le plus important est de trouver une lumière quelque part à un moment précis. Ça peut être dans le passé, le présent ou dans une forme d'idée, une phrase, un extrait de livre où vous vous dites : « Ah ! ». Vous ressentez alors comme la vision d'un rayon de soleil qui traverse tous les nuages pour venir toucher cette terre. Je suis très reconnaissant envers tous ceux qui nous font partager ce genre d'idées, particulièrement les écrivains. Ecrire est le talent qui reflète directement notre condition humaine. C'est le talent le plus puissant que l'être humain puisse posséder.

Vos parents vous ont appelé Weiwei, qu'on peut traduire par « devenir » « pas encore là ». Vous vous ressentez encore ainsi ?

Absolument ! Peu importe ce que j'ai accompli, cela ne compte pas. C'est juste un voyage. Je ne devrais même pas regarder l'empreinte que mes pas ont laissée. Cela n'a pas d'intérêt. C'est pourquoi dans mon studio, je ne montre jamais mes œuvres. Je suis probablement le seul artiste dont les murs du studio sont vides car je ne me soucie pas de ce que j'ai fait. Je me préoccupe de ce qui n'a pas encore été fait, de ce qui doit encore advenir. Ou de combien je dois mon existence à la vie elle-même.

C'est donc le nom parfait pour vous ?

Ironiquement oui.

Vous êtes un « Work in progress » ?

Oui. Jusqu'au moment où cela s'arrête. Quand vous arrêtez, le monde arrête.

Chapitre 2

Art: « Je voulais échapper à la propagande et créer un monde parallèle »



Ai Weiwei à New York, en 2017. L'artiste pose devant son œuvre « Good Fences Make Good Neighbors » consacrée à la crise migratoire, sur la Doris C. Freedman Plaza à Central Park. - Photo News

Comment s'est faite votre rencontre avec l'art ?

L'art ? Peut-être que demain, je saurai ce que c'est que l'art. J'ai fait les choses avec mon intuition et le genre de jugement superficiel dont j'étais pourvu. D'un point de vue esthétique ou philosophique, c'est désolant que j'en sache aussi peu.

Qu'est-ce qui vous pousse en Chine à faire des études artistiques ?

Mon père ne m'a jamais encouragé à faire de l'art, pas plus que mon frère qui était un poète. L'art était tellement maltraité par cette idéologie : tout qui avait un lien avec l'art se faisait écraser. Et donc notre père voulait juste que nous soyons des honnêtes travailleurs. Mais je suis allé vers l'art d'abord parce que je voulais échapper à la propagande politique et trouver un monde parallèle. Plus tard, j'ai compris qu'il n'y avait aucun moyen d'y arriver sous ce contrôle communiste et que je devais le développer ailleurs. Les Etats-Unis, comme ennemi de la Chine, étaient probablement le meilleur endroit où je pouvais me développer. C'est pour cela que je suis allé à New York. Et sans New York, certainement, cela aurait été impossible pour moi de devenir quelqu'un comme celui que je suis aujourd'hui. Impossible ! Mon attitude ou ma vision serait figée dans l'éducation de la propagande chinoise. C'est impossible de sortir de là, même si vous ne l'acceptez pas. La manière dont vous êtes « contre » fait de vous qui vous êtes.

New York a brisé l'enveloppe chinoise ?

Il y a en moi une partie chinoise durant les trente premières années, et puis ensuite les douze années à New York : tout cela constitue une combinaison de coups sur la ligne de combat qu'est mon parcours. Boum d'un côté, boum de l'autre. Ce n'est pas juste un coup, c'est toute une série. Et dans mon cas, ils étaient très extrêmes.

Dans un film, on imaginerait le jeune artiste chinois qui arrive à New York et devient un artiste à succès. Ce ne fut pas votre cas...

Pas du tout ! J'ai fini par penser que jamais on ne me considérerait comme un artiste. Je m'appelais « artiste » mais je ne pensais pas que je le serais dans la vraie vie. Aujourd'hui encore, je n'y crois pas vraiment. Je me réveille en me disant : « J'ai encore survécu ». L'important est que je sois toujours appelé « artiste ». Je me sens toujours privilégié d'avoir une position me permettant d'avoir une vue différente, et la liberté d'être différent.

A votre retour en Chine, vous vous rendez dans un marché, une sorte de brocante fantôme, qui vous marque profondément... Vous écrivez que l'observation de ces choses venues du passé lointain vous a donné le déclic pour démarrer votre propre travail artistique.

Ce marché aux puces m'a donné une telle joie. J'ai vu qu'il existait une autre couche parallèle à ce que notre jugement quotidien nous inspirait. Il y a 5.000, 2.000 ou 1.000 ans, des êtres humains qui vivaient et cette culture matérielle était une preuve puissante et convaincante que ce qui est à la mode était temporaire : la fonction de la mémoire est de nous rappeler qui nous sommes et comment le monde est devenu ce qu'il est.

et comment le monde est devenu ce qu'il est.

Avec votre père, vous avez toujours vécu dans un monde d'art...

C'est probablement la seule fortune dont j'ai hérité. J'ai été tellement chanceux d'avoir un père qui aimait profondément l'art et la poésie. Il a fait de sa vie de l'art et de la poésie. Je ne pourrai jamais égaler cela, je suis trop brisé pour cela. Ma vie est plus comme une ruine...

Une ruine ?

Oui ! Car beaucoup de jugements ou d'expériences que j'ai faits dans ma vie ne sont pas cohérents, comme des piliers et des poutres qui ne connectent pas vraiment. Ma vie en Chine, à New York, maintenant en Europe...

Mais vous avez un fil conducteur : le combat pour des valeurs, pour la démocratie...

Le point commun, c'est la ruine. Oui, oui ! La vie de mon père est bien mieux car elle reflète réellement la Chine : il est né et mort en Chine, il a été célébré et a souffert en Chine. Sa vie a été beaucoup plus simple que la mienne. Je ne sais pas où ma vie me mène. Mon voyage est toujours en cours...

Vos bases chinoises vous manquent ?

Non. Mais je ne ressentirai plus jamais le sentiment d'être « chez moi », car il n'y a aucun autre endroit dans le monde où je suis né et où j'ai vécu 42 ans. Là où je suis allé, j'ai reçu plus de refus que d'accueil, et donc comment pourrai-je appeler un autre endroit « home » ? Ce n'est pas possible.

Quand vous étiez avec votre père, exilés à Shihezi – peut-être est-ce le début de ces « ruines » dont vous parlez –, à un moment vous avez dû brûler ses livres, page après page car ils le rendaient suspect aux yeux des gardes rouges. Réalisiez-vous ce que vous faisiez ?

Non. Nous sommes souvent dans des situations où nous ne savons pas ce que nous faisons. A certains moments, en certaines circonstances, nous devons protéger nos vies et sacrifier une part des choses les plus précieuses. Cela a surtout affecté mon père, car il avait emmené ses livres partout. Je peux revoir toutes les fois où il ouvrait ces pages, je peux sentir l'odeur de ce papier, les premières impressions, revoir les lithographies, les magnifiques photos et images. Toutes ces choses qui n'avaient jamais été vues en Chine : l'art du Moyen-Âge, la Renaissance, les impressionnistes français, Rodin, Michel-Ange. Pour nous, cela suggérait un monde dont nous ne pouvions rien retrouver dans notre vie quotidienne. Et puis nous avons dû détruire tout cela et le jeter au feu.

Il y a quelques années, vous étiez, avec Luc Tuymans, le commissaire d'une grande exposition à Bruxelles dans le cadre d'Europalia China. Au même moment, vous représentiez officiellement la Chine et vous veniez d'être matraqué par la police chinoise au point d'avoir à subir une opération en Allemagne. Est-ce quelque chose que vous comprenez aujourd'hui ?

Mmmh, non. En même temps, je pense que je représente toujours la Chine aujourd'hui mais aussi que je cours toujours le risque d'être mis derrière les barreaux. A l'époque, un responsable chinois m'a dit : « Wei Wei, cette fois, on te laisse partir. Mais la prochaine fois, ils peuvent toujours t'arrêter et ne plus jamais te laisser partir ». C'était si honnête, totalement sincère. Je crois que c'était une bonne personne qui essayait simplement de me dire : « Ne te fais pas d'illusions ! » Et la réalité m'a fait comprendre que ce n'était pas à moi qu'ils s'en prenaient. Ils passaient un message à leurs alliés, aux officiels... C'est la nature de ce genre d'Etat où il n'y a pas de loi claire et de protection claire des individus, des droits humains. Donc, oui, il y a un risque et pas seulement pour moi. Il y a un risque pour n'importe qui à n'importe quel niveau, n'importe quel moment : c'est une société qui n'a jamais établi une confiance de base. Donc, comment pouvez-vous accepter une société qui peut devenir riche et puissante et essaie d'établir un nouvel ordre mondial mais sans aucune confiance de base en l'individu ? C'est la question...

Malheureusement, cela s'étend à d'autres pays...

Bien sûr. Certains pensent que c'est seulement en faisant cela qu'ils seront plus puissants, qu'ils auront le plus d'impact. Pas seulement en Chine mais aussi en Occident. Aux États-Unis aussi et dans d'autres pays où la liberté de parole a

été fortement mise à mal ces dernières années. On a perdu l'espace permettant le débat...

Croyez-vous en la politique ?

Oui, car c'est un rassemblement de comportements et de connaissances de la société humaine et cela peut bénéficier à notre société ou l'endommager. Très souvent, cela entraîne des sacrifices pour de mauvaises raisons. Donc, vous ne pouvez pas dire que vous ne croyez pas à la politique car dire cela, c'est en fait une déclaration très politique.

Etes-vous pessimiste sur le futur du monde ?

L'idée d'une vision optimiste ou pessimiste des choses me semble être une façon très réductrice d'orienter notre jugement humain. Je ne pense pas que la nature se préoccupe de cela, même de notre façon de la détruire car elle est bien plus grande et plus forte que cela et elle est indifférente face aux comportements humains. Les humains recevront leur punition par leur propre comportement. Je ne me considère donc pas comme pessimiste ou optimiste mais réaliste car je dois faire face à la condition humaine et il n'y a rien qui puisse vraiment remplacer cela. Notre vision est tellement limitée comme être humain.

Chapitre 3

La galerie photo d'Ai Weiwei



HATIM KAGHAT

Son père





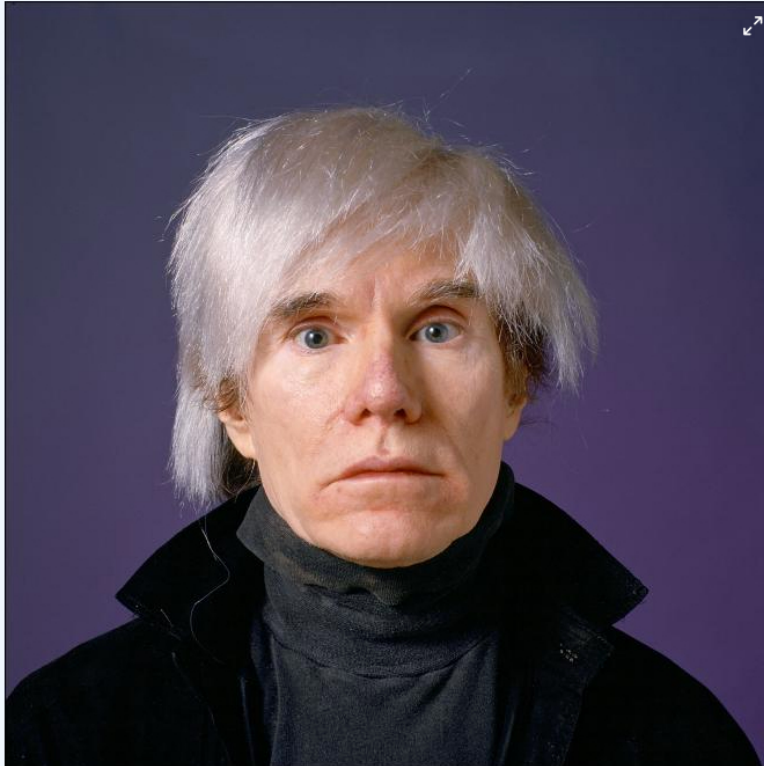
« Jeune, mon père était très mécontent de la Chine et voulait apprendre à l'étranger, puis revenir au pays. Bien sûr, il voulait brûler le vieux monde ! Moi, j'étais désillusionné par la Chine et je pensais pouvoir commencer un nouveau parcours en choisissant un autre lieu. Mais après 12 ans à New York, j'étais toujours un outsider. Je n'ai jamais été totalement accepté. » - D.R. (reproduction: Pierre-Yves Thienpont)

Sa mère



« Ma mère pense qu'avec mon père, ils n'ont jamais pu prendre soin de moi et le regrette profondément. Je lui dis que j'ai eu de très beaux moments. En tant qu'enfant, même dans les situations difficiles, tu n'as pas conscience de ces difficultés. Tu vis comme n'importe quel autre enfant dans un camp de réfugiés. Il n'y a pas de nourriture, OK. Pas de lumière, OK. Ce sont juste les conditions du jeu. » - D.R. (reproduction: Pierre-Yves Thienpont)

Andy Warhol

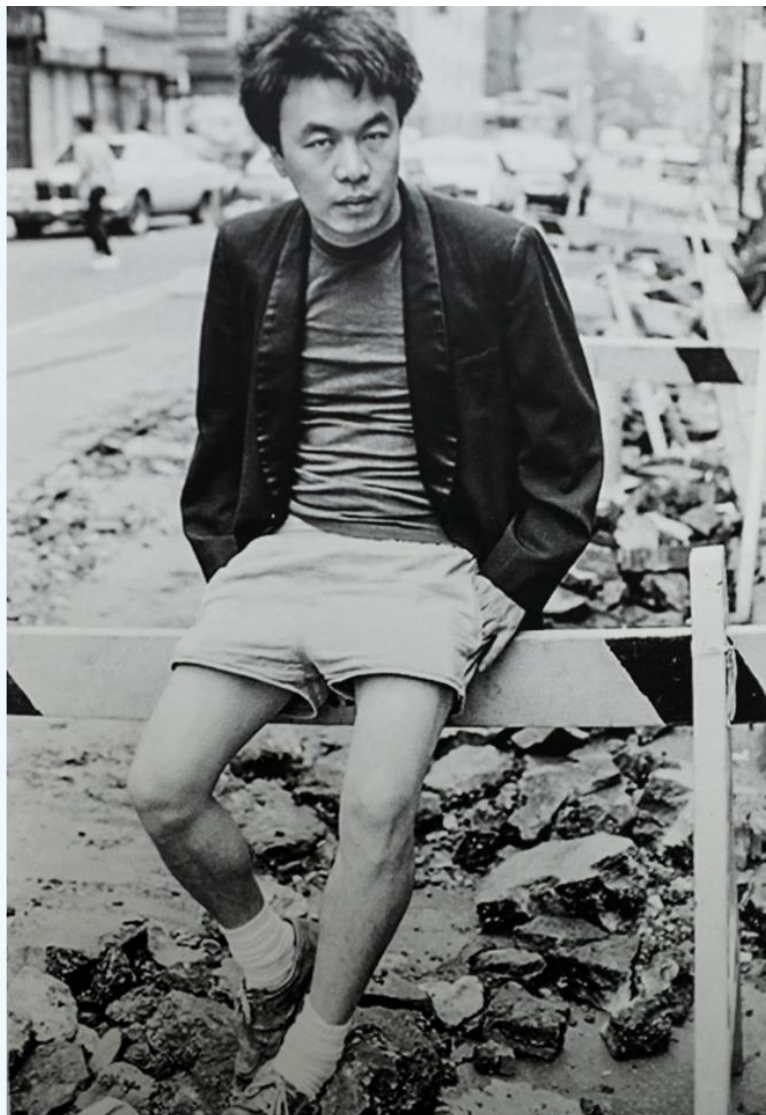


© photo news ID: 10097677-415 Date: 3/10/2007 Credit: Wowe/RH087089/Rapho/Photo News
Headline: Artiste Andy Warhol
Caption: Artiste new-yorkais bel de-taille du pop art. PICTURE NOT INCLUDED IN THE CONTRACT

« Pour moi, Warhol est l'artiste le plus important du XXe siècle. Son travail est si froid, si directement impacté par la réalité, le catholicisme, le matérialisme. Il a créé une nouvelle sensibilité de son temps sans lien avec le passé, la tradition. C'est très "New York". Je suis tombé à Broadway sur "The Philosophy of Andy Warhol : from A to B and Back Again" que j'ai lu avec vénération de la première à la dernière page. J'en ai acheté plusieurs exemplaires : le lire devient comme un rite. » - Photo News

Ai Weiwei à New York





« Sans New York, cela aurait été impossible pour moi de devenir celui que je suis aujourd'hui. Mon attitude ou ma vision serait figée dans l'éducation de la propagande chinoise. Impossible de sortir de là, même si vous ne l'acceptez pas. La manière dont vous êtes "contre" fait de vous qui vous êtes. » - D.R. (reproduction: Pierre-Yves Thienpont)

Le doigt d'honneur au régime chinois



« Je vends quelques œuvres mais mon type de travail, réalisé chaque fois avec des matériaux et dans des styles différents, n'est pas fait pour vendre. Mais ce n'est pas l'important, l'important est que je sois toujours appelé "artiste". Je me sens toujours privilégié d'avoir une position me permettant d'avoir une vue différente, et la liberté d'être différent. » - D.R. (reproduction: Pierre-Yves Thienpont)

Uli Sigg





« Sans Uli Sigg (un ambassadeur suisse qui a amené beaucoup de capitaux en Chine, passionné par l'art chinois), je ne serais peut-être jamais lancé dans une carrière artistique. Je serais peut-être devenu soldat ou général, en train de mener l'armée chinoise à Taiwan (il rit). Nous sommes tous le résultat d'une somme d'erreurs. Uli Sigg est probablement une des principales erreurs de mon parcours. Il n'a rien forcé, juste mis en contact avec certains de ses amis et associés et m'a donné les premières opportunités de m'exprimer. Et j'ai voulu m'assurer de bien faire les choses. » - DR

Son fils



« J'ai trouvé des âmes sœurs dans mes chats et dans toutes les espèces. Cela peut être un enfant, mon fils Ai Lao (ici avec Ai Weiwei et sa maman Wang Fen) ou n'importe qui capable de voir la joie. Et la vie elle-même. Si vous pouvez étudier comment une fleur s'ouvre pour vivre une courte période et quel impact cette beauté peut avoir, alors vous réalisez à quel point notre vie est courte et temporaire. Et à quel point nos jugements peuvent aussi être pauvres. » - D.R. (reproduction: Pierre-Yves Thienpont)

Emile Verhaeren





« Mon père adorait Emile Verhaeren (un des plus grands poètes belges) et c'est le seul auteur qu'il ait traduit ! Il comprenait, à travers la vision de Verhaeren, comment les campagnes étaient devenues des villes capitalistes industrialisées. Oh ! Merci, j'avais oublié que j'avais cette connexion avec la Belgique. Mon père n'aurait jamais pensé que je suivrais totalement ses pas, et qu'un jour, peut-être, je visiterais la maison de Verhaeren. Il en serait super heureux. » - DR

Chapitre 4

«1000 ans de joies et de peines», un livre inspirant

